

Les blessures de l'exil

NATHALIE AZOULAI Un enfant tente de comprendre pourquoi ses parents ont été chassés de leur pays natal.

MOHAMMED AÏSSAOUI
maissaoui@lefigaro.fr

LE 27 NOVEMBRE 1967, à 15 heures, le général de Gaulle, président de la République française, donne une conférence de presse. L'intervention dure une heure et demie. Elle a lieu dans la salle des fêtes du Palais de l'Élysée... raconte Nathalie Azoulai. C'est bien la seule phrase précise quant au lieu, à la date, à la durée et aux descriptions. Pour le reste, la romancière fait confiance à l'imagination de ses lecteurs. On ne connaît pas très bien les personnages principaux, on ne sait pas d'où ils viennent – sinon

d'un autre pays et d'une autre langue, et qu'ils ne sont pas près d'y retourner : des exilés. On ne connaît ni leur nom ni leur prénom. Il y a le père, la mère, le fils et sa sœur cadette, de douze ans plus jeune. On sent tout de même le parfum d'une époque. Et pour « compliquer » le tout, c'est le petit garçon qui est narrateur de cette histoire et nous la conte sans tout comprendre et seulement en captant des bribes de paroles qui ne lui étaient pas destinées.

Chercheurs d'avenir

En fait, dans ce flou, tout est clair : ce qui intéresse Nathalie Azoulai est plus profond que la géographie



L'auteur de *Titus n'aimait pas Bérénice* donne une voix aux déplacés de toutes les époques. FRANÇOIS BOUCHON/LE FIGARO

(même si de Gaulle et Raymond Aron évoquent « L'Orient » et Israël) ou la grande histoire au plus près des faits, la romancière se plonge dans la tête et dans la peau de ses personnages ; ce qui l'intéresse, c'est l'âme blessée de ces exilés de force, ce qu'ils laissent de leur pays natal, ce qu'ils emportent dans leurs valises lourdes de rêves et d'illusions. La tête est toujours un peu là-bas, alors qu'il vaudrait mieux marcher ici, ou, s'il faut partir encore, ailleurs. Les personnages de Nathalie Azoulai sont des chercheurs d'avenir qui regardent vers le passé. Le père se bat pour son pays natal. La mère se réfugie dans le cinéma américain des

années 1940 (Hollywood et sa machine à rêves), elle connaît par cœur les films et le plus petit détail des robes portées par les actrices qu'elle se fait confectionner.

L'allégorie n'est jamais loin avec cette scène puissante de l'accouchement – difficile – de la petite sœur qui naît avec un handicap, « une luxation congénitale de la hanche » parce qu'elle aurait subi « un choc émotionnel » inexplicable. Pourtant, c'est elle qui aurait dû être la moins touchée par cette histoire d'exil et c'est elle qui semble porter le poids de tout ce qui n'est pas dit, des secrets et des angoisses. Son grand frère s'interroge et demande au médecin surnommé Robert Taylor : « (...) pourquoi c'est sa sœur qui est sortie toute tordue, avec sa hanche luxée, incapable de marcher, et non pas lui, avec le départ, le bateau, le chagrin, de quoi largement sortir un os de sa cavité, n'est-ce pas ? »

L'acuité des sentiments est plus forte parce que tout est vu avec les yeux d'un gamin. Le lecteur, aussi, subit un choc émotionnel. ■